

AVANT-DIRE

Des textes parus naguère sous le titre *L'Agent double*¹ évoquaient des écrivains que leur fiction « engageait » plutôt qu'une idéologie – Cortázar, Sciascia, Kundera – ou qu'un ralliement funeste à celle-ci égarait – Gottfried Benn.

Dans *Une seconde patrie*², Malraux, Kafka et Pasolini escadaient leur siècle par des versants bien différents. Ils se retrouvent ici convoqués ensemble et rejoints par Cesare Pavese, Malcolm Lowry, Iouri Tynianov... Tous les membres de cette grande famille « recomposée » ont rendez-vous avec l'Histoire ou ne lui échapperont pas.

Les cartes étant battues autrement, le jeu se rouvre sur une partie inédite. Qu'ils fussent rongés par la maladie ou l'alcool, enfiévrés par les poisons de l'époque, assassiné, suicidaire... ou portés par leur exil plutôt que minés par lui.

Christa Wolf, qui avait fait le choix d'épouser, jusqu'au bout, quoi qu'il lui en coutât, la destinée de son pays, le temps que dura la République démocratique allemande, s'avisa un jour qu'elle y était mise, en permanence, sous surveillance policière. Elle n'en concluait pas moins « qu'il n'est d'autre malheur que de ne pas vivre. Et au bout du compte, d'autre désespoir que de ne pas avoir vécu³ ».

Tel pourrait être aussi le « secret » – bien gardé ou non – de ceux que nous évoquons dans les pages qui suivent. Leur héritage.

1. Éditions Complexe, coll. « Le Regard littéraire », 1989.

2. Arléa, 1997.

3. « Ce qui reste », in *Aucun lieu nulle part et neuf autres récits*, Stock, coll. « La Cosmopolite », 2009.

Il est à recevoir dans sa totalité pour ce qu'il est : il n'y aura, sans doute, pas lieu de procéder à un « bénéfice d'inventaire ». Puisqu'il s'agit aussi de relater comment certains écrivains surgissent dans notre vie, et l'usage que nous en faisons...

I

DE LA TRAHISON À L'ENGAGEMENT

Gottfried BENN



UN VISIONNAIRE AVEUGLÉ

*J'ai beaucoup de travail, dit M. Keuner,
et ma tâche est rude, je prépare ma pro-
chaine erreur.*

Bertolt Brecht

Rien ne devrait être plus simple que de ne jamais trahir. Aussi nombreux ceux qui nous assurent qu'ils ne trahiront pas que ceux qu'anime la conviction qu'ils ne parleront jamais sous la torture. Ce sont, comme on s'en doute, parfois les mêmes¹. La vérité est plus ingrate. *Cela* n'arrive pas qu'aux *autres*...

De la bouche de Paul Valéry, dont la bêtise n'était pas le fort, le maréchal Pétain s'entendit dire, dès 1931, lors de son entrée à l'Académie française, et à propos d'une guerre où il s'était brillamment illustré : « Il est des points qui s'obscurcissent sous nos yeux ; des jugements qui furent simples se nuancent, et il se produit je ne sais quels troubles et quels doutes dans l'opinion. Ce qui fut fait, ce qu'on eût pu faire ; les vrais ressorts des décisions qui furent prises, le rôle de chacun dans la bataille, tout ceci se ranime et se discute ; et voici que nous assistons au pénible enfantement de ce qui sera la vérité, et que nous sommes les témoins assez divisés de la formation difficile de l'histoire. C'est en quelque sorte l'avenir du passé qui est en question et qui se trouve disputé... »

1. À ce propos, lire la mémorable *Lettre aux directeurs de la Résistance* de Jean Paulhan, Minuit, 1952.

Parler d'un avenir du passé, quand on évoque Pétain, c'était rien moins que prophétique !

Mais demeurons un instant en 1918, et transportons-nous du côté allemand : la défaite n'y fut-elle pas attribuée par les nationalistes à un « ennemi de l'intérieur », à « un coup de poignard dans le dos » porté, selon certains, par les défaitistes de l'arrière, et, selon d'autres, par les « chefs de guerre eux-mêmes » ? (*Wir wurden betrogen und belogen.*)

Longtemps, en Afrique du Sud, la lutte menée contre la politique d'*apartheid* fut légalement assimilée à un acte de sabotage ou de haute trahison¹. Et quiconque combat un régime d'oppression n'a d'autre choix que de le trahir. Contre la légalité liberticide, il dit militer pour la légitimité vraie. Celui, alors, qui obéit aux lois mises en œuvre par les mêmes autorités se retrouve de propos délibéré, ou *comme sans y penser*, traître à la démocratie, pour avoir servi son gouvernement.

Il n'est plus utile de multiplier les exemples concrets pour attester que « traître », on l'est, tôt ou tard, de toute façon². On est toujours l'Alcibiade, le Coriolan... ou le Spartacus de quelqu'un. On n'a que l'embarras du choix entre les trahisons à commettre, mais c'est à travers ce choix que l'on se détermine. On sera traître à sa patrie, comme Hamsun ou Quisling. À son gouvernement, comme Lindbergh, Pound... ou Gandhi. À sa classe, comme Marx. À ses amis, comme Elia Kazan. À ses principes³, comme Salvatore Quasimodo, John Steinbeck ou Jorge Luis Borges⁴.

1. Voir à ce sujet les réflexions de H. M. Enzensberger, *Politique et Crime*, Gallimard, « Les Essais », 1967, p. 310-311.

2. Sur ce sujet, voir le monumental ouvrage de Margret Boveri, *Der Verrat im XX. Jahrhundert*, Rowolt, 1960, dont il n'existe en français qu'une traduction réduite à l'introduction et aux conclusions de l'ouvrage : *De la trahison au XX^e siècle*, Gallimard, « Les Essais », 1971.

3. Parfois aussi, ainsi que l'épingle Gilles Deleuze, à propos de Maurice Sachs, celui qui veut poser au traître ne se révèle qu'un « petit tricheur », *Dialogues* [avec Claire Parnet], Flammarion, 1977, p. 56.

4. Voir les réponses fournies par celui-ci aux questions touchant la politique que lui pose Maria Esther Vasquez dans *Borges-Images, dialogues et souvenirs*, Seuil, 1985.

Il arrive que ces reniements s'avèrent – pour le meilleur comme pour le pire – transparents. Mais il peut advenir que le cas soit moins clair. Quelques pacifistes (n'est-ce pas, Giono ?) savent ce qu'il en coûte de se compromettre dans certaines formes de pacification. Et de Rimbaud qui, en 1870, clamait : « On me dit que ma patrie se lève, je préférerais qu'elle reste assise », que n'eût-on pas dit en 1914 ?

Il arrive certes qu'on tourne mal. Il advient aussi que l'Histoire tourne, elle-même, de telle façon qu'on ait désormais à devenir autre pour rester fidèle à soi-même.

Quelques-uns – ce sont les plus sages – pressentent qu'« on ne doit jamais oublier combien d'innocence on trahit¹ ».

Pour une anthologie raisonnée des erreurs

L'histoire de la pensée est, bien sûr, balisée de bévues et de fourvoiements. De quoi nourrir une anthologie, sinon une encyclopédie négative² ! Les auteurs ne se gardent pas toujours, eux-mêmes, de tomber dans les pièges du manichéisme. Tant il est vrai qu'il y a deux sortes d'intellectuels : ceux à qui on pardonne tout, ceux à qui on ne passe rien. Tandis qu'on s'efforce de transcender jusqu'au délire antisémite de Céline, on s'acharne sur la mythomanie de Malraux...

Celui que requiert l'analyse du phénomène, deux tentations contradictoires peuvent l'effleurer, pareillement pernicieuses : l'exagération et la minimisation.

Prenons un exemple récent et relativement bénin. L'enthousiasme ingénu que manifesta, il y a quelques années, Michel Foucault à l'endroit de l'intégrisme chiite lui valut quelques commentaires cruellement ironiques. Ceux-ci ont, d'aventure, offusqué ses disciples. Mais qu'espéraient-ils donc ? Que l'erreur d'appréciation d'un penseur parmi les plus encensés de ce temps passât tout à fait inaperçue ? Que ce défaut de jugement fût comme frappé d'insignifiance ? Curieux et dangereux regret. Ne

1. Graham Greene, *L'Agent secret*.

2. Pour ce qui concerne la France, voir les « bilans » établis par René Loureau, *Le Lapsus des intellectuels*, Privat, 1981, et surtout Serge Quadrupani, *Les Infortunes de la vérité*, Olivier Orban, 1981.

rêvons pas d'appartenir à une société où l'égarement d'un intellectuel de renom serait tenu pour nul et non avenu. Ce serait bientôt tenir la pensée elle-même pour dérisoire, et l'avènement d'un quelconque *Big Brother* ne tarderait pas à s'ensuivre. *Il n'est jamais insignifiant de se tromper*. L'erreur est parfois pendable. Elle constitue toujours un drame. On rabaisserait donc Foucault en ne se récriant pas devant l'optimisme candide dont il fit montre lors du changement de régime à Téhéran. Mais la chute du Shah qui avait laissé de si horribles souvenirs n'autorisait-elle pas, à l'origine, quelques illusions ?

Traiter avec désinvolture tel ou tel propos aberrant d'un philosophe écouté peut constituer une périlleuse autocensure. Mais amplifier sa portée, jusqu'à juger là-dessus son auteur, peut se révéler plus pernicieux encore. C'est toujours une aubaine pour les imbéciles quand un penseur s'égaré : cela ne les dispensera-t-il pas de s'intéresser à son œuvre ? Il est arrivé aux plus grands de se montrer myopes. On ne grossit pas l'événement sans céder, quelquefois, à un vertige inquisitorial. Curieusement – ou très logiquement –, ce sont ceux qui témoignent alors le moins d'indulgence qui voudraient le plus qu'on passât l'éponge sur leurs propres lapsus. Et, dans leurs rangs, on trouve toujours ceux qui ne font oublier que par une nouvelle erreur l'erreur qui la précède, soudain considérée comme une peccadille !

Le malaise est toujours profond d'avoir à évaluer les compromissions idéologiques d'un savant ou d'un artiste dont l'œuvre inspire la plus haute estime. Car il s'agit d'un troublant mystère. Dans quel désarroi n'ont pas été jetés les admirateurs d'Ezra Pound à la lecture des allocutions qu'il proféra sur les ondes de la radio italienne sous le fascisme ? Vers quels abîmes de perplexité n'ont pas roulé les lecteurs de *Sein und Zeit* lorsqu'ils prirent connaissance des termes dans lesquels Martin Heidegger, promu recteur de l'université de Fribourg-en-Brisgau, proclama son ralliement à la doctrine du NSDAP ? Et n'aurait-on pas quelque répugnance à identifier le compositeur du *Rosenkavalier* au maestro habillé tout de blanc qui, à l'invitation du Führer, dirigea le *Horst Wessel Lied* à l'ouverture des Jeux olympiques de 1936 ?

Encore importe-t-il, une nouvelle fois, d'éviter l'amalgame. Chaque fois, il s'est agi d'un cas d'espèce, qui requiert d'être envisagé et soupesé pour lui-même. Ainsi ferons-nous l'économie des magnanimités scandaleuses aussi bien que des sévérités excessives.

Dans un ouvrage promis à quelque retentissement dans son pays, *Buch der Könige*, le sociologue Klaus Theweleit traite ensemble et quasi sur le même plan la dérive idéologique de Céline, de Pound, de Hamsun et de Gottfried Benn : nous doutons que ce soit là la méthode à suivre. Les aurait-on réunis à la même table, ces hommes n'eussent vraisemblablement pas tardé à manifester leurs différences et leur mutuelle hostilité. Un adhérent au parti nazi durant toute la guerre et un éphémère sympathisant bientôt mis à l'écart ne peuvent être assimilés l'un à l'autre. Et cela d'autant plus si l'un est collaborateur et l'autre allemand. Ce qui rassemble Pound et Céline, c'est leur commune névrose antisémitique. Et tout ce qui rapproche Céline et Benn, c'est qu'ils furent l'un et l'autre médecins des pauvres ! Le secret de leur déviation idéologique doit être recherché ailleurs que dans ces coïncidences qui n'en sont pas : au tréfonds d'un *curriculum vitae*.

L'énigme de prime abord insondable que recèle l'adhésion d'un intellectuel au fascisme résulte de ce que celui-ci persécute et nie précisément l'intelligence et la pensée.

Celui qui, défendant les valeurs spirituelles, commet ce péché contre l'esprit, ne scie-t-il pas la branche sur laquelle il est assis ?

Méfions-nous cependant de toute simplification abusive. C'est par étapes que l'Hydre a démasqué son vrai visage : son projet génocidaire aussi bien que sa nature anticulturelle. Joachim Fest n'a sans doute pas tort, dans son monumental ouvrage sur Hitler, d'observer combien peu justifié est le reproche de pauvreté idéologique souvent fait au national-socialisme et à son pouvoir de séduction spécifique¹. Et l'auteur de rappeler que « Theodor Adorno, lui-même, crut pouvoir déceler dans la tonalité d'un cycle poétique de Baldur von Schirach toute la puissance du réalisme roman, célébré par Goebbels² ».

Soulignons que le stalinisme fit autant sinon bien plus de ravages dans la classe intellectuelle, vouée dès lors aux mêmes démissions déshonorantes et à une semblable abdication. La dénonciation désespérée et altièrre, par le camarade Aragon, dans sa préface à la première édition de *La Plaisanterie*³, de Milan

1. *Hitler*, vol. II, *Le Führer* (1933-1945), Gallimard, 1973, p. 57.

2. *Ibid.*, p. 55.

3. Gallimard, « Du monde entier », 1967.

Kundera, d'un « Biafra de l'esprit », à propos de l'intervention soviétique à Prague, en 1968, compense-t-elle et rachète-t-elle une carrière de militant docile et d'intellectuel organique au sein du PCF ? La question mérite au moins d'être posée. D'anciens communistes se sont penchés sans complaisance sur le processus qui fit d'eux, pour un temps, des intellectuels inféodés et « sous influence¹ ». Gardons-les en mémoire à l'instant d'aborder le cas d'un poète rallié, durant un temps, au national-socialisme. Répétons à satiété que comparaison n'est pas raison, mais qu'une leçon de relativisme peut et doit résulter de cette référence. Staline et Jdanov n'eurent, que l'on sache, pas plus de respect pour la vie de l'esprit que Hitler et Goebbels.

La trahison d'un clerc

Né en 1886 dans un village du Neumark, Gottfried Benn publia, dès 1912, alors qu'il poursuivait des études de médecine à Berlin, un recueil de poèmes intitulé *Morgue*² où l'esthétique expressionniste se condensa avec une violence qui ne devait jamais être égalée. L'auteur y parlait des morts comme ni Rilke, ni Stefan George, ni même Hölderlin n'avaient pu le faire : avec une crudité qui ne camouflait rien de la déchéance des corps, de la disgrâce des destinées. Degré le plus bas de la misère humaine. Succès de scandale, bien sûr. Premier malentendu. Du jour au lendemain, le poète se vit – *ad vitam aeternam* – affublé d'une réputation de cynisme que lui valaient seulement la véhémence de son cri, le sarcasme amer que lui avait arraché le spectacle de l'horreur littérale. Car si l'humour est la politesse du désespoir, une certaine ironie blessée peut bien n'être que le masque de la compassion. Sa pudeur écorchée.

En 1914, le docteur Benn est dépêché à Bruxelles, sous l'uniforme impérial. Il s'y voit confier la singulière mission de traiter les prostituées belges qui contaminaient patriotiquement les rangs de l'armée allemande, ainsi que les hommes de troupe, vérolés

1. Un modèle du genre, l'admirable *Autobiographie de Federico Sanchez*, de Jorge Semprun, Seuil, 1977.

2. *Morgue und andere Gedichte*, Berlin-Wilmersdorf, A. R. Meyer, 1912.

quelquefois jusqu'aux os. En une circonstance historique, on le verra aussi fermer les yeux d'Edith Cavell, « une infirmière britannique exécutée pour espionnage et... haute trahison¹ ».

Médecin des putes et de la mort, il en sera aussi le poète – pour le meilleur et au risque du pire. Rentré à Berlin où il ouvre un cabinet de dermatologie, l'homme vivra les Années folles et la Grande Dépression en marge d'une Histoire qui ne paraît pas le concerner. Mais elle attend son heure. Après l'arrivée au pouvoir du chancelier Hitler, maints artistes et écrivains, juifs ou non, n'attendent pas d'être mis au pas pour prendre le chemin d'un exil que la plupart présument d'ailleurs de courte durée. Il leur a suffi de voir brûler le Reichstag et quelques chefs-d'œuvre de la littérature allemande. Les flammes leur ont ouvert les yeux... Pour descendre en marche du train fou qui brûle aussi toutes les frontières de la légalité, certains attendent une autre échéance. Et parmi eux : Gottfried Benn.

De sa retraite du Lavandou, Klaus Mann, qui a toujours dit la « pureté fanatique » de Benn, l'adjure dans une lettre pleine de noblesse de considérer la vraie nature du nouveau pouvoir : croit-il pouvoir y recruter le moindre lecteur, quand toute son œuvre récuse les valeurs mises à l'ordre du jour ?

Benn répond – pauvre nyctalope – qu'il ne se reconnaît pas le droit de se couper du peuple ni de s'inscrire en faux contre ses aspirations. L'Allemagne déchue, humiliée, déshonorée, n'est-elle pas occupée de revivre, de relever la tête, de se donner un avenir² ?

Allons, on les reconnaît bien, cette méfiance à son propre endroit, ce soupçon porté contre soi-même – sinon cette haine de soi – qui peuvent soudain s'emparer d'un intellectuel lorsqu'il s'est trop longtemps tenu sur la touche et s'est refusé, avec un aristocratique dégoût, de s'impliquer dans l'Histoire. Tout à coup, au profit d'un réveil nationaliste dont il ne discerne pas encore les virtualités homicides, il entrevoit la possibilité de sortir enfin du monologue auquel il s'était lui-même condamné.

1. La revoilà, donc ! Mais comme il est piquant d'imaginer qu'on puisse trahir... l'ennemi ! Au moins, est-elle « haute », alors, la trahison, et ne faut-il pas se baisser pour la ramasser. Sur cette affaire, voir les *Souvenirs* de la princesse Marie de Croy, Plon, 1933.

2. Lire *Antwort an die literarischen Emigranten*, et, sous ce dernier titre, *Der neue Staat und die Intellektuellen*, Berlin/Stuttgart, Deutsche Verlags, 1933.

Le temps de prendre conscience qu'il s'est aveuglé, il est déjà trop tard. *Le mal est fait*. Cela paraît bien sans remède. Si l'on osait pasticher ici Kafka, on dirait que dans le combat entre lui-même et l'Allemagne nouvelle le docteur Benn a choisi l'Allemagne – pour être ensuite « trahi » par elle ! À ce moment, tout ce qu'on peut invoquer comme circonstance atténuante en sa faveur, c'est qu'il ne doit pas avoir agi par opportunisme.

Mais s'il s'est trompé sur ses nouveaux amis, eux au moins ne se trompent pas longtemps sur lui : dès 1935, le médecin et, en 1936, le poète se verront progressivement écartés de la vie publique¹. Interdit de guérison, le docteur. Chassé de l'Académie des lettres de Prusse, interdit de publication, le poète. Ils n'ont, l'un et l'autre d'autre recours que de quitter Berlin pour Hanovre et de s'engager là dans les rangs de la Wehrmacht. Non pas tant pour y servir l'Allemagne que pour s'y faire oublier. Exil intérieur. « Forme aristocratique de l'émigration », aimera dire Benn lui-même, avec une satisfaction amère et bien excessive. Mais reconnaissons que, à partir de là, les censeurs de la SS ne cesseront de harceler le « porcine représentant de l'art le plus dégénéré ». Celui qui se voit ainsi qualifié avait parié sur eux, et ce n'est pas en Ardèche ou en Californie que ces invectives l'atteignent. Il doit savoir qu'il en a pour quelques années de purgatoire. Et il present peut-être que, quelle que soit l'issue de la guerre, quel que soit le pouvoir en place demain en Allemagne, son nom figurera en bonne place sur une liste noire. Il s'est coupé de tout le monde à la fois.

On peut juger avec plus ou moins de rigueur cette schizophrénie. Et ricaner plus ou moins cruellement en apprenant quelle fut la morale de cette fable d'un traître trahi... En nous obligeant à mesurer avec quelque nuance ce lourd péché d'un homme, nous ne pensons pas, cependant, céder à l'attrait casuiste de le peser sur des balances d'araignée. Mais ne craignons pas de dire que seuls ceux qui n'ont pas tout à fait perdu le goût de la vérité – ceux qui ne versent dans nul révisionnisme, nul faurissonisme, de quelque genre qu'il soit – partageront avec intérêt cette aventure. Nous nous exposons à décevoir autant les détracteurs

1. Et c'est logique. « Quoi de commun [...], écrit J. Philippon, entre le prophète de la décadence et les théoriciens de l'eugénisme ? », in « Plaidoyer pour Gottfried Benn », *Allemagne d'aujourd'hui*, n° 23, mai-juin 1970, p. 43.

GOTTFRIED BENN

de Benn, qui l'ont pétrifié dans sa faute, que ses partisans, auxquels peu chaut qu'un grand poète reçoive de son destin, avec un supplément d'âme, un surcroît de responsabilité¹. Nous ne savons trop qui redouter le plus, de ces amnésiques qui donnent dans l'angélisme, ou de ces coupeurs de têtes que ne désarment jamais ni la complexité ni les contradictions d'un dossier. On devine que celui qui court le risque d'y voir clair aperçoit là un enjeu qui dépasse de loin les bornes du cas qu'il étudie.